

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

2p 50432 / 1983, 14

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706-1983)

NOUVELLE SERIE

TOME 14 - 1983

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1983

Séance du 2 mai 1983

RÉCEPTION de M. Paul VICAIRE

ÉLOGE de M. François ROMIEU

Monsieur le Président,
Monsieur le Secrétaire Perpétuel,
Mesdames et Messieurs de l'Académie,
Mesdames, Messieurs,

Au Montpelliérain d'adoption que je suis, un grand honneur a été fait, voici quelques mois.

L'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier m'a élu, dans la section des Lettres, au siège rendu vacant par la mort de François Romieu, qui depuis cinquante ans était membre de cette Compagnie.

Je mesure la valeur d'un choix qui me permet de prendre place dans une institution à la fois vénérable par son ancienneté, et brillante par la qualité de ceux qui en ont fait partie depuis deux cent soixante dix-sept ans.

Je vous exprime donc toute ma gratitude d'avoir voulu m'accueillir parmi vous. C'est un singulier privilège, en vérité, que d'être appelé à faire partie d'une Compagnie où se poursuivent avec tant de bonheur les traditions conjointes de la science, de la culture, et de la discussion courtoise. Une cité comme la vôtre, qui a vu naître ou passer dans ses murs tant d'hommes de science et de talent, dont certains furent illustres, aime voir confirmer en quelque sorte sa vocation intellectuelle par l'existence de votre Académie. Il y a déjà près de trois siècles qu'on l'a fort bien compris, en créant cette institution, qui depuis lors n'a jamais cessé de répondre au vœu de ses fondateurs. C'est donc pour moi, aujourd'hui, une grande joie (sans trop préjuger pourtant, soyez-en sûrs, de mon mérite) que de venir siéger près de vous, parmi vous.

*

* *

Voici deux ans à peine, à la fin de 1981, M. Becriaux parla dans votre Académie d'un village de la Charente-Maritime, petite commune de sept cents habitants, située entre Royan et Saintes, et qui porte le même nom que votre cité, assorti il est vrai d'un qualificatif : Montpellier-de-Médillan. Ce deuxième nom, disait justement M. Becriaux, «est d'origine tout à fait obscure : peut-être le nom d'un village disparu ou d'un fief débaptisé». Je suis né à 15 km de ce village que je connais bien, l'homonyme de votre capitale languedocienne.

J'ai vécu jusqu'à 18 ans dans un canton de la Saintonge, et j'y retourne chaque année deux ou trois fois.

Une rencontre a donc lieu, que vous n'aviez nullement cherchée, et pour cause : un Saintongeais des environs de cette commune lointaine va prononcer l'éloge, dans le grand Montpellier, d'un homme né, lui aussi, au milieu des vignes, des champs, des vergers de sa province, et profondément enraciné dans sa terre natale.

François Romieu, qui occupa pendant cinquante ans le siège dans lequel j'ai l'honneur de lui succéder, mourut à 96 ans, à la fin de 1981. Pour ceux qui, comme moi, sont à leur tour loin de leur jeunesse, cet homme disparu à un si grand âge, appartient à la génération de nos pères. Quand on entend parler ceux des Montpelliérains qui l'ont bien connu, on comprend quelle place il a pu tenir, il a su tenir dans sa ville. Et quand il est donné d'écouter, avec une attention déférente, comme je l'ai fait, les souvenirs de Mademoiselle Françoise Romieu sa fille, à l'égard de qui ma dette est aujourd'hui très grande, on aperçoit la stature, la carrure d'un homme favorisé de grands dons.

En 1885, naissait, au Mas de la Plaine dans la commune de Mudaison, François Romieu, septième enfant de ses parents, beaucoup plus jeune que ses aînés. Il voyait le jour dans une famille attachée depuis longtemps aux lieux de son existence, respectueuse des traditions anciennes et, dans ces premières années de la République, fidèle à l'esprit de la Monarchie.

Celui qui plus tard devait jouer un rôle de premier plan dans l'organisation de la viticulture languedocienne vint au monde au cœur d'un pays de vignobles.

François Romieu, enfant de Mudaison, citoyen de Montpellier, devait, certes, aux données naturelles, familiales, de suivre un certain chemin. Encore fallait-il le suivre avec succès et avec une efficacité qui n'exclût pas un certain style. François Romieu ne fut pas, loin de là, un banal propriétaire de vignes.

Rêver à ce que fut la jeunesse d'un Montpelliérain à la fin du siècle dernier et dans les années qui précédèrent la première guerre mondiale, est une tentation agréable mais pleine de pièges. L'image d'une telle époque, dans le décor désuet, mais encore charmant, dont notre esprit pare les années lointaines, mérite assurément le respect et l'émotion discrète éprouvés à lire Valéry Larbaud, qui était de quatre ans l'aîné de François Romieu, et qui sentit bien un certain «air» de ce temps. Mais connaître longuement les douceurs d'un subtil art de vivre ne fut sans doute pas donné à tout le monde, et même pas toujours à ceux qui étaient parmi les favorisés.

Au temps où François Romieu suivait le cours de ses études, le Midi languedocien n'arrivait pas à sortir d'une longue crise viticole, qui culmina dans le drame de 1907. A cette époque, François Romieu était un étudiant d'esprit ouvert, qui entendait se donner une culture vaste et diversifiée. Après un court passage dans un lycée parisien où il commença à préparer l'École Normale Supérieure, il revint s'inscrire à la fois à la Faculté des Lettres et à la Faculté de Droit de Montpellier. Il obtenait bientôt la licence d'histoire et de géographie et la licence en droit. Il suivit l'enseignement des historiens Gachon et Pélissier. Sur un terrain où se rejoignent la géographie, l'histoire, l'économie politique, il se mit à l'étude d'une question à présent un peu oubliée en dehors du milieu des historiens. Lodève était encore, au début de ce siècle, une capitale de l'industrie textile dans le Midi.

François Romieu aborda le problème de la fabrication et de la vente des draps lodévois dans les Pays du Levant au XVIII^e siècle et poursuivit assez longtemps un travail de recherche dans les archives de la région. En même temps, il se donnait la culture littéraire d'un homme qui devait rester toujours grand lecteur, et devenir amateur, et bon connaisseur de Larbaud, de Giraudoux, de Jean-Paul Toulet.

Mais un jeune homme de 22 ans pouvait-il être insensible et étranger aux mouvements qui agitaient alors la région ? Lors des journées chaudes de juin 1907, François Romieu était présent à Montpellier, et actif, on peut en être sûr ! Si bien même qu'un beau jour il se retrouva en prison. L'épreuve, sans doute, fut brève, et de plus fâcheuses disgrâces lui furent épargnées, mais le fait mérite d'être rappelé au passage. De loin, avec le recul du temps, on peut toujours se dire qu'on en a vu bien d'autres. Mais enfin il fallait être là, avec le courage que cela suppose aux moments difficiles. Il m'est arrivé d'entendre un de vos confrères, disparu il y a maintenant deux ans, Marcel Bernard, me raconter les échauffourées auxquelles il avait été mêlé en personne : à écouter un tel récit ou pouvait comprendre le climat de ce temps, et mesurer rétrospectivement des périls très réels.

Les années passèrent ; François Romieu se maria, trois enfants naquirent à son foyer. Une grande épreuve s'annonçait, que chacun au fond de son cœur savait alors inévitable, mais nul n'en pouvait mesurer d'avance la formidable ampleur. La crise de l'été 1914 n'éclata pas comme un éclair dans un ciel serein. L'une des plus absurdes conséquences du drame qui se nouait fut que l'immensité des sacrifices consentis ou subis n'empêcha pas de nouveaux désordres et de nouveaux déséquilibres, et en fin de compte une nouvelle guerre.

François Romieu appartenait à la génération qui, par deux fois, dut partir au combat. Jeune officier de réserve en 1914, il sera au front pendant quatre ans. Je sais qu'il était au Chemin des Dames, ce qui est pour qui connaît un peu notre histoire, une fameuse référence. Je sais qu'il obtint trois belles citations qui comptèrent au premier rang de ses titres quand il fut, plus tard, décoré de la Légion d'Honneur.

Il est resté longtemps dans le secteur où se trouve — où se trouvait, plutôt — le château de Soupir, au bord de l'Aisne, à mi-chemin de Soissons et de Reims. Cette demeure jadis appartint à Gaston Calmette, directeur du *Figaro* (à qui Marcel Proust dédiait «Du côté de chez Swann», et qui fut tué par Madame Caillaux au printemps de 1914, d'où un procès célèbre).

Curieuse coïncidence : le château de Soupir, j'en ai entendu parler moi, dès l'enfance, car mon père, instituteur de la III^e République et lieutenant de réserve, resta pendant toute une année dans ce secteur-là, et j'ai vu, âgé de neuf ou dix ans, des photographies de la belle demeure écrasée sous les obus. Je suis passé là en 1972. Il reste encore un beau portail classique, étrangement seul et nu, près d'une allée de peupliers. La campagne est riante. En 1917, c'était un enfer.

La première guerre mondiale prit fin. Les démobilisés rentrèrent, laissant derrière eux une armée d'ombres. On était victorieux, mais le prix de la victoire était terrible. François Romieu revint en Languedoc, où allaient se poser des problèmes de paix. Oserai-je faire une supposition ? Ne peut-on croire que le jeune montpelliérain qui avait connu 1907, ne pouvait plus, à l'aube de 1919, voir du même œil que douze ans plus tôt le ministre rugueux et autoritaire qui avait arrêté la récolte des vignerons, devenu à la face du monde, le Père-la-Victoire, Georges Clemenceau ?

Le pays montpelliérain de Languedoc en général, au sortir de l'épreuve, au cours de laquelle du moins l'ennemi n'était pas venu sur ce sol, continuait d'affronter ses problèmes spécifiques.

Certes, la crise viticole avait, depuis 1910, perdu de son acuité. Une remontée des prix avait ramené le calme ; une certaine prospérité était apparue et la puissante Confédération générale des vignerons du Midi, née dans l'effervescence de l'été 1907 et présidée d'abord par Ferroul, était devenue un instrument efficace au service de l'ensemble des producteurs.

Dans ce Languedoc qui venait de verser comme les autres provinces le lourd tribut du sang, on avait besoin d'hommes du terroir, connaissant bien leur pays, capables de résoudre à long terme comme à court terme les problèmes sans cesse renaissants de la viticulture. Il fallait des hommes qui eussent la lucidité, l'esprit d'organisation, le sens de l'effort collectif, et aussi du caractère, de l'autorité. François Romieu avait ces qualités, et c'est pour cela qu'il fut rapidement appelé à jouer un rôle important.

Sans vouloir, ni du reste pouvoir entrer dans trop de détails, observons que, sur ses propres terres, il n'hésita pas devant des expériences qui nous paraissent à distance fort simples, mais étaient hardies en leur temps. S'équiper d'un tracteur, pour un vigneron, quelle banalité, depuis une trentaine d'années ! Mais... en 1920 ? Quiconque a vécu alors à la campagne, dans un pays viticole ou non, et se rappelle ses souvenirs d'enfant, sait avec quelle surprise, avec quelle curiosité révérentielle, on considérait les premiers de ces engins bruyants, frères rustiques des automobiles encore peu nombreuses elles-mêmes, et réservées à un petit nombre de notables ou de farfelus à la mode. Ce qui est à présent un outil banalisé apparut très tôt nouveauté un peu agressive, aux attrait ambigus, sur les domaines de François Romieu : dès 1922, il possédait trois de ces machines.

L'actif propriétaire terrien qui atteint la quarantaine dans les années qu'on appelle maintenant, assez curieusement, les « années folles » (elles ne le furent pas pour tout le monde, et certes pas dans le Midi), cet adulte mûri très tôt devient, bien vite, plus qu'un notable : une personnalité de premier plan dans la vie de son milieu social et de sa profession.

Président du Syndicat des Vignerons de Montpellier et de Lodève où il succède à M. de Forton, il siège à la Confédération générale des vignerons du Midi et en devient le président. Sa réussite et son autorité s'affirment, et chacun lui reconnaît des mérites qui dépassent le cadre strict de la compétence professionnelle. En 1932, quand il atteint sa 47^{ème} année, deux faits précis apportent leur sanction : d'une part François Romieu est appelé à fonder et à présider le club rotarien de Montpellier, d'autre part, il est élu membre de votre Académie.

Le Rotary International existait alors depuis trente ans, et s'étendait en Europe. Le gouverneur du district qui englobait la France était alors Maître Gardot, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats d'Angers. Un ami commun de Maître Gardot et de François Romieu, Marcel Dijol, et deux membres du club rotarien de Sète, MM. Mazurier et Fritch, établirent le contact entre le gouverneur et celui qui allait être chargé de la mission de fonder le club de Montpellier. Une fois admis par tous les intéressés le principe de cette fondation, les choses allèrent assez vite. Le 10 septembre 1921 eut lieu, à Carcassonne, la rencontre décisive entre Maître Gardot et François Romieu, accompagné de ceux qu'on appelle déjà les «membres fondateurs». La petite histoire nous apprend que François Romieu s'y rendit malgré la préoccupation de vendanges compromises par un temps affreux, et malgré une malencontreuse entorse qui rendait difficile la conduite d'une voiture.

Le 7 juillet 1932, à l'hôtel Métropole de Montpellier, la charte du club était solennellement remise au nouveau président.

C'est dans la même année 1932 que François Romieu fut élu à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Il venait y occuper le 26ème siège. La section des Lettres, ayant en 1891 porté le nombre de ses membres de 20 à 30, le 26ème siège n'avait eu encore que deux titulaires : Joseph Charmont, doyen de la Faculté de Droit, et Mgr René Mignen, évêque de Montpellier, depuis 1923. Lorsque Mgr Mignen devint archevêque de Rennes, le siège qu'il occupait devint vacant. Présenté par Louis Thomas, professeur à la Faculté des Lettres, François Romieu fut élu à ce siège et, le titulaire qu'il remplaçait demeurant en vie, n'eut pas à prononcer l'éloge de son prédécesseur à son entrée dans votre Compagnie, dont il devait être membre pendant un demi-siècle.

Vint la seconde guerre mondiale, en 1939. Mobilisé de nouveau, François Romieu était désormais chef d'escadron. Il servit dans le secteur fortifié des Alpes-Maritimes, sous le commandement du général Montagne (qui lui-même fut par la suite, de 1943 à 1964, membre de votre Académie). La drôle de guerre tourna brutalement en cataclysme national. Le secteur auquel François Romieu était affecté ne connut pas la défaite. Mais ailleurs tout s'effondrait, en dépit du courage et des sacrifices acceptés : Jacques Romieu, le neveu de François Romieu, ancien élève de l'École Normale Supérieure de la promotion 1930, secrétaire d'Ambassade, lieutenant d'infanterie, fut tué à l'ennemi le 10 juin 1940 — au Chemin des Dames — lieu maléfique.

François Romieu était assez bien renseigné sur ce qu'il fallait attendre de la victoire du Reich national-socialiste : des voyages de touristes curieux de s'instruire, dans l'inquiétante Allemagne du milieu des «années trente», avaient éveillé sa vigilance.

A présent, les temps noirs étaient arrivés. De retour chez lui, dans la zone qui devait connaître un faux répit avant d'être à son tour occupée, François Romieu dut affronter, comme tant d'autres, les difficultés quasi insolubles de cette période où tant de choses se mêlaient étrangement.

Il fallait... ne pas périr d'inanition et tout aussi bien écarter le malheur de ceux qui vous entouraient.

Il fallait abriter l'un, faire filer l'autre dans quelque lieu sûr. Il fallait assurer une permanence et pourtant refuser telle acceptation, telle complaisance.

Le Rotary, naturellement, fut en danger : en 1942, l'occupation s'étendant à la zone Sud, le club fut condamné à la clandestinité. Ce fut l'époque des réunions secrètes chez certains sociétaires, et même éventuellement à l'hôtel de Nice, rue Boussairolles. A la Libération, le rôle de François Romieu dans cette maintenance fut reconnu par son exceptionnelle ré-élection aux fonctions de président, et par les félicitations qu'il reçut, le 3 juillet 1945, du bureau européen du Rotary de Zurich.

François Romieu atteint alors la soixantaine. C'est pour lui, la force de l'âge. Il va, pendant quinze ans, jouer un rôle éminent dans les grandes organisations viticoles, à l'échelon régional et à l'échelon national. Après 1945, il participa à la restauration de la Chambre d'Agriculture de l'Hérault, y fut élu en 1952, puis réélu régulièrement jusqu'en 1970. Il en occupa la présidence de 1953 à 1965. C'est lui qui créa le service technique de la Chambre d'Agriculture, et son service économique ; qui fonda le Centre de Gestion et de Comptabilité agricoles de l'Hérault. Il participa très activement à l'organisation des journées de la Moto-Viticulture à Lavalette, journées qui ont pris l'importance que l'on sait, sous forme désormais d'une semaine internationale des Techniques et de l'Équipement.

A la tête de ces organisations diverses et pourtant complémentaires, il tint sa place dans un style très personnel, que n'ont pas oublié ceux qui travaillèrent avec lui. Il savait discuter vigoureusement, avec des partenaires tels que Philippe Lamour, au temps où se préparaient les grands accords européens, et l'on ne saurait méconnaître *a posteriori* sa clairvoyance et sa prudence.

Dans les réunions auxquelles il prenait part, ses boutades étaient célèbres, et son humour. Il aimait citer (et citer parfois en grec) la formule du comique Epicharme de Cos, que nous a conservée l'historien Polybe : «souviens-toi de te méfier», μέμνησο ἀπιστεῖν.

Si Polybe au second siècle avant notre ère, entendant recommander, dans l'action concrète des hommes de gouvernement, une saine prudence — pourquoi la formule qu'il empruntait à Epicharme n'aurait-elle pas convenu, aussi bien, à la gestion intelligente de ce monde toujours troublé, inquiet, turbulent, assailli de mille difficultés inextricables : celui de la viticulture languedocienne ? François Romieu était là comme partie prenante, comme témoin lucide, acteur décidé, dirigeant solide.

Il lui restait pourtant une épreuve à subir, une épreuve cruelle. Son fils Claude était devenu un médecin tout à fait éminent. Il s'était imposé, par sa science, son talent, son autorité naturelle, comme le grand patron d'un important groupe de chercheurs. Il dirigeait à Montpellier le Centre Régional de Lutte contre le Cancer. Sa réputation était internationale. Il était membre depuis 1959 de votre Académie.

Or, en pleine force, en pleine possession de son talent, cet homme si remarquable fut atteint précisément du mal que pendant toute sa carrière il s'était attaché à combattre. Il se sut bientôt condamné, et il donna jusqu'à la fin l'exemple admirable, avec une sorte de stoïcisme chrétien, de la lucidité courageuse.

François Romieu fut témoin de cette tragédie, et le fils mourut avant le père. Que peut un très vieil homme, si fort qu'il ait été, et qu'il soit encore, devant un pareil désastre ? L'heure de la nuit était venue. François Romieu survécut trois mois. Il quitta ce monde le 12 décembre 1981. Il laissait l'image d'un homme vigoureux, d'esprit ouvert, cultivé, sachant tempérer de septicisme et d'humour son goût de l'autorité, ardent et infatigable défenseur des valeurs et des biens de sa province languedocienne.

Paul VICAIRE

*

* *

RÉPONSE de M. François DAUMAS

Monsieur,

On ne peut guère imaginer que notre Académie ait pu, en ce moment, ne compter parmi ses membres aucun spécialiste de la langue grecque. Je ne dis pas aucun connaisseur de la Grèce antique et ne m'exposerai pas naïvement à «porter des chouettes à Athènes», puisque notre helléniste a une idée si juste et si sûre du miracle grec qu'il n'hésite pas à reconnaître la dette considérable des Grecs envers le Proche Orient et l'Égypte, en particulier. Mais vous nous apportez la fleur de la littérature grecque, l'une des plus parfaites qui soit, celle qui a vu fleurir Homère, les Tragiques et la figure peut-être la plus haute de l'humanité, Platon. Sur le bord de la Méditerranée que nous habitons et qui, par tant d'aspects, ressemble à la Grèce, ces qualités ne nous surprennent point. Vous nous arrivez pourtant de l'Ouest, où la lumière est apparemment si différente de celles de l'Hellade et de ses paysages familiers. Mais, il faut l'avouer, notre Grèce est souvent plus celle de nos rêves que la réalité même. Je n'ai jamais foulé le sol des Dieux et des Héros sans voir les contours des monts ou des villes voilés d'une brume légère. La déesse, semble-t-il, n'eût pas osé se montrer sous une lumière trop crue et laisser paraître des profils trop découpés. Elle sait, mieux que nous, que le vrai est plus subtil et moins abstrait que les démonstrations géométriques. D'ailleurs, plus d'une fois j'ai été plongé, en vos régions, dans une clarté dorée qui enrichissait les lieux sans en dérober les lignes. Le mystère n'est ni flou ni indécis, mais il est moins sûr pour nos esprits, formés à la géométrie, qu'un théorème.

Vous êtes donc né en Saintonge d'une famille protestante depuis la Réforme ; elle était seule de ses idées religieuses dans la commune, mais si droite et si juste qu'elle était l'objet de la considération de tous, sans exception. Votre mère, profondément croyante, s'intéressait beaucoup aux problèmes religieux et lisait avidement les livres qu'elle pouvait trouver. Mais le tribut payé par votre famille aux exigences que l'État se permettait d'imposer aux consciences fut lourd et l'un de vos grands-oncles connut les galères au XVIII^e siècle. Votre père était instituteur, un de ces fonctionnaires, conscient de ses devoirs et de ses responsabilités, qui prenaient au sérieux ce qu'ils devaient faire. Et vous avez suivi vos classes primaires dans des villages aux noms chantants, Saujon puis Plassay, au milieu de jeunes paysans,

solidement implantés dans le sol natal. Aucun artifice, aucune coquécigrue ne pouvait ôter de votre esprit ce sens du réel acquis durant vos premiers contacts avec la vie et avec les autres. Vous avez su en tirer solidement parti. Dans les années 1925 à 1932, vous avez fait des études au Collège de Saintes. Le corps professoral y était solide, comme nous l'avons constaté, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Nos maîtres étaient liés à leurs élèves. Dans ces conditions, vos études furent brillantes : en une classe capitale, en première, et non en philosophie, comme on l'eût attendu, vous avez écouté le philosophe Ferdinand Alquié «dont le nom cinquante ans après, habite, comme vous le dites, la mémoire de tous les survivants de la classe de ce temps-là». Un des notables de Plassay fait rencontrer à votre père, qui est devenu la cheville ouvrière de sa commune, Pierre-Henri Simon. Ce dernier lui conseilla de vous faire préparer le concours de l'École normale supérieure. Après une Khâgne à Poitiers et une autre au lycée Lakanal, vous êtes entré à la rue d'Ulm malgré des difficultés de santé.

L'année même de la guerre, vous avez été agrégé des lettres après avoir suivi les cours célèbres de Paul Mazon, de Fernand Chapouthier, de Séchan, qui illustra la Faculté des Lettres de Montpellier, de Focillon, de Jean Bayet. Vous avez eu pour camarade Mandouze, avec qui vous fûtes reçu à l'agrégation.

Vous avez été mobilisé en septembre 1939. Votre père qui était parti sur le front en 1914, s'était battu sur la Somme au Chemin des Dames et avait reçu la Croix de guerre. Vous êtes d'abord allé à Saint-Maixent, puis sur la frontière des Alpes. Peu de temps après, du 13 au 26 juin, vous avez été contraint à des marches forcées sans fin de Fontainebleau au Limousin. Mais vous avez aussi reçu la Croix de guerre. Vous avez été démobilisé comme beaucoup d'entre nous, en août 1940. Vous avez alors retrouvé Madame Vicaire en Saintonge, à Meschers, où elle s'était engagée comme institutrice intérimaire durant les jours sombres.

A L'École Normale, vos préoccupations et, sans doute, les cours prestigieux de Focillon, vous entraînèrent vers l'art roman et l'histoire de l'art médiéval. Sans doute aussi, votre Saintonge natale, ce merveilleux pays d'églises romanes, agissait-elle sur votre esprit. Dans la mesure où ces temps troublés vous le permirent, vous gardiez un contact personnel avec la langue grecque, que vous possédiez brillamment, et vous mettiez à profit vos vacances pour lire les plus grands écrivains dont Platon. Le mot magique est prononcé. Vous avez été conquis par l'enchanteur antique. Sans doute vous aviez été séduit par votre pays roman, au point que vous étiez devenu un connaisseur de ses hauts-lieux et qu'on vous prenait pour guide de

ses monuments. N'avez-vous pas montré Saint-Savin à Marguerite Yourcenar au temps de ses *Mémoires d'Hadrien* ? Vous pouviez faire des conférences sur Bourdelle, Rembrandt ou Tintoret. Ce n'était pas de «l'éclectisme frivole». Vous sentiez profondément, même si la chose n'était pas clairement consciente pour vous, que, si l'on veut comprendre à fond un domaine, on ne peut ignorer ces grands artistes ni leurs expériences spirituelles. Et vous avez incorporé la lumière de leurs œuvres à la gestation de la vôtre. Vous commenciez aussi votre carrière de professeur à La Rochelle d'abord, puis au Lycée de Bayonne et de Biarritz, où vous avez enseigné latin, grec et français. Vous y avez eu d'illustres élèves : les demoiselles Bellon (dont la cadette devait devenir tragédienne et épouser Claude Roy) ; notre confrère, Jacques Proust et le philosophe Foucault. Puis vous avez enseigné au Lycée de Poitiers.

Vous connaissiez l'helléniste Jacqueline Duchemin, aujourd'hui, professeur à Paris. Grâce à elle, vous avez pu entrer en 1954, à la Faculté des Lettres de Poitiers. Vous vous êtes fixé à Montpellier, lorsque vous y avez été nommé en 1960. Mais cette carrière était seulement parallèle à votre évolution intérieure. Vous aviez été repris par le grec : aussi avez-vous profité de vos moments de loisir pour lire ou relire la littérature grecque. J'imagine aisément qu'elle vous consolait dans les temps iniques, qu'alors nous devons traverser. Comment résister au charme de Platon, chez qui la rigueur de la pensée s'unit au sens du mystère et où les lignes sévères d'une solide architecture ne cachent jamais la nouveauté sans cesse renouvelée de la poésie ? Flacelière et Plassart avaient accepté que vous consacriez vos efforts de thèse à *Platon, critique littéraire*. Vous étiez donc au cœur des problèmes de création dans ce monde intellectuel antique qui se formait : rhétorique, poésie, philosophie passent devant nos yeux dans cet univers neuf qui se développe et, dans cette ville unique, qui va non seulement tuer mais même condamner à mort le philosophe, le sage, Socrate, l'image du héros.

Le problème le plus étrange, qui apparaît dans les grands dialogues, *La République* ou *Les Lois*, c'est la position du philosophe, de Platon lui-même, à l'égard du poète. Il y a opposition entre les exigences métaphysiques concernant les dieux et les expressions imagées des poètes qui leur attribuent mille aventures mythologiques peu morales. Après avoir écouté Socrate, Platon, spirituellement contraint de choisir, doit renoncer philosophiquement au poète. Mais nous devinons ses hésitations à son attitude ambiguë ; nous décelons un conflit interne personnel. Vous faites alors appel à toutes les nuances de langage pour expliquer pourquoi il chasse le plus grand poète de sa cité idéale : «Il y a de l'arbitraire, écrivez-vous, dans l'idée d'un philosophe inaccessible à l'inquiétude et incapable de porter sur un plan

qui ne soit pas celui de la raison pure, des difficultés qui, chez d'autres, pourraient avoir un caractère pathétique. La sécurité de Platon, si elle existe, serait-elle donc une donnée immédiate, et non point une acquisition, une conquête ? On peut rêver d'un Platon olympien, un peu inhumain à force de ressembler aux dieux [...]. En fait le voile d'ironie jeté comme une ombre mouvante et pleine d'équivoque sur certaines parties du discours, rend délicates, les investigations de l'historien». Et vous vous citez des «exemples d'une ambiguïté à laquelle les *dialogues* semblent se complaire parfois».

Le problème est plus compliqué encore qu'il n'y paraît au premier abord. Platon est lui-même poète et vous avez marqué très à propos que nous ne devons pas faire fi des anciens écrivains eux-mêmes, quand ils traitent des œuvres poétiques de Platon. Il a, du reste, admirablement décrit dans son *Ion*, la chaîne de l'inspiration divine qui part des Muses, invoquées avec un sérieux indiscutable, par les poètes eux-mêmes, pour aboutir au public. Sans doute le rationnel lui paraît seul démontrable, mais la pensée venue des dieux par l'inspiration lui paraît comporter un accès à l'opinion vraie, digne de la faire prendre en considération et le *Phèdre* se termine par une prière à *Pan* et aux divinités du lieu, dans lequel se perd le dialogue.

La poésie est un des phénomènes littéraires les plus étranges. Platon a dû observer que versificateur n'est pas synonyme de poète. L'observation suffit pour s'en apercevoir. Pour rendre l'explication claire, prenons un exemple en français. Hugo écrit dans *Le Rouet d'Omphale* :

... Europe, sans espoir
Crie, et, baissant les yeux, s'épouvante de voir
L'océan monstrueux qui baise ses pieds roses.

Changeons un seul mot au dernier vers, sans rompre le rythme de l'alexandrin :

L'océan monstrueux qui *baigne* ses pieds roses.

Pour ceux qui ont le sens du vers, il est clair que le courant ne passe plus. La comparaison platonicienne est d'une justesse et d'une précision remarquables. On comprend que, devant ce fait inexplicable, il ait pensé à l'aimant et ait comparé la poésie au courant qui traverse l'aimant. Le flux divin passe à travers les vers dans la mesure où les hommes sont poètes et ne sont pas uniquement des faiseurs de vers. Quelque chose de divin est ainsi transmis aux hommes directement, n'ayant pour seul intermédiaire que le discours. Platon va-t-il jusqu'au bout de sa pensée et affirmerait-il, avec Henri Brémond, que la poésie est apparentée à

la musique et qu'elle est comme un reflet de la divinité parmi les hommes ? Je ne saurais l'affirmer, mais cette conception entrerait très bien dans sa vue des choses. Vous êtes d'une extrême prudence et ne le prétendez pas non plus. Vous avez écrit, en 1963, quelques pages admirables sur *Les Grecs et le mystère de l'inspiration poétique*, en vous appuyant sur le passage du *Phèdre*, concernant le lieu supra-céleste auquel s'efforce d'arriver la chevauchée processionnelle des dieux et des hommes. «Le poète le plus efficacement inspiré est au fond celui qui imite le mieux», et ici les grandes visions de Platon peuvent nous être d'un utile secours, pour comprendre l'idéal de la poésie grecque : le poète que la Muse inspire est dans la même dépendance, par rapport à cette divinité, que toutes les âmes parties en procession, dans le lieu supracéleste du *Phèdre*, le sont par rapport à chacun des dieux dont elles suivent le cortège. On voit comment une poésie dont tous admettent, explicitement ou implicitement, qu'elle est soumise à une «loi générale d'exemplarisme» (pour employer la formule un peu lourde de Léon Robin) a d'autant plus de chances d'être admise par la pensée philosophique qu'elle est plus authentiquement inspirée. Au temps où Platon écrit, c'est-à-dire au IV^e siècle avant le Christ, il y a longtemps que les poètes offrent aux jeunes Grecs, sur les bancs de l'école, l'essentiel de leur nourriture spirituelle. Cet aliment était sans doute mêlé, impur. Tous les poètes, même les plus grands, n'ont pas toujours été au plus haut de leur exaltation inspirée. La sévérité d'un Xénophane, d'un Héraclite, d'un Platon, était donc justifiable, mais aussi bien leur respect pour ce qui méritait d'être respecté, et Platon, quoi qu'on ait dit, est assez clair sur ce sujet. S'il a critiqué vivement, et souvent, les poètes de son pays, il leur a rendu l'hommage qu'ils méritaient, quand ils offraient aux hommes, grâce à l'inspiration, l'image du Vrai et du Bien qui, dans sa Philosophie, sont aussi le Beau».

Il est clair que l'inspiration divine est essentielle dans la pensée de Platon. Elle peut être établie par la dialectique ou l'expérience peut nous la faire constater. Ainsi, il a rendu aux poètes un hommage que rarement philosophe leur a consacré, à part peut-être, à une époque toute récente, Henri Bergson.

Mais voici que je m'égare dans les méandres de la pensée de Platon. Cependant ce sont votre biographie et votre venue qui faisaient l'objet de mon propos. C'est dire que les problèmes que vous avez choisi de traiter étaient si centraux et si dignes d'intérêt qu'on vous y suit avec une curiosité sans cesse renouvelée et qu'on ne les quitterait plus sans avoir trouvé leur solution. On souligne ainsi la valeur universelle de votre œuvre : quatre livres dont un de 448 pages, un grand nombre d'articles, que nous ne pouvons suivre un à un, tantôt sur les monuments romans

de la Saintonge, tantôt sur Platon ou sur un des points essentiels de sa doctrine, témoignent de votre poursuite du savoir et de la sagesse. Et vous ne restez pas dans le domaine exclusif de l'antiquité. Les recherches sur l'histoire récente ne vous sont point étrangères. Vous n'hésitez pas, pour expliquer certains mythes, tel celui du devin-guerrier Amphiaraos, à faire appel aux conceptions actuelles de la science, telle le chamanisme, analysé d'après les religions extrême-orientales modernes, qu'on n'aurait pas osé évoquer naguère à propos de la Grèce ancienne.

La disparition de notre confrère François Romieu venait de se produire. Il avait conforté la viticulture méridionale aux jours sombres. Il l'avait dotée d'institutions solides et protectrices. Quoi de plus naturel que de songer à vous pour le remplacer ? Vous pouviez rappeler son courage et sa force tranquille, même au cours des plus cruelles épreuves. Votre familiarité avec l'hellénisme faisait le reste.

Il était bien normal d'ailleurs que l'Académie de Montpellier vous accueillît et s'enrichît de votre science et de votre présence. Elle témoigne seulement de tout ce que vous apportez dans un domaine qui peut joindre les deux extrémités de la Méditerranée. Splendeur du dire et beauté de l'expression s'y unissent à l'antique σοφία qui unissait sans faille savoir et sagesse. Quelques mots du *Phèdre*, que vous avez traduit avec une légèreté toute platonicienne, paraissent pouvoir vous être appliqués : «Le nom de sage me semble excessif : il ne convient qu'à la divinité. Mais le nom d'ami de la sagesse (φιλόσοφος) lui conviendrait mieux et serait d'un ton plus juste». Si à ce titre l'on joint celui d'helléniste, que la veulerie du temps risque de rendre rare, il est aisé d'imaginer que votre présence s'imposait chez nous et je suis heureux de pouvoir vous le dire aujourd'hui. Vous savez que je le pense depuis longtemps. Il convient également de joindre à votre nom celui de Mme Vicaire, dont le rôle vigilant auprès de vous a facilité votre œuvre et son rayonnement.

Nous vous souhaitons de pouvoir continuer au mieux vos travaux sur Platon dans la collection Guillaume Budé, fondée aussitôt après la guerre de 1914 et qui est répandue maintenant dans toute l'Europe cultivée. Vous êtes de ceux qui savez ajouter un fleuron à la couronne !

François DAUMAS

Nous publions avec émotion la présente séance de réception car le Professeur Paul VICAIRE est mort tragiquement le 8 février 1984 et le Professeur François DAUMAS est décédé subitement le 6 octobre 1984.

Paule COMET